

Discours



Discours de Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication, prononcé à l'occasion de la cérémonie de remise des insignes de Grand'croix dans l'ordre du Mérite à Claude Bessy, de Chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur à Giuseppe Penone, de Chevalier dans l'ordre du Mérite à Sabine Weiss et Orlan, de Commandeur dans l'ordre des Arts et des Lettres à Agnès de Gouvion Saint-Cyr.

Paris, mercredi 8 septembre 2010

Chère Claude Bessy,

A l'école communale de la rue Blanche, alors que votre institutrice demande à mademoiselle Bessy de faire un dessin, vous faites apparaître une ballerine sur le tableau noir de la classe. Signe prémonitoire, affirmation de votre caractère, inspiration soudaine ? Cet épisode, que vous racontez souvent comme votre « chemin de Damas », vous a conduit vers la danse, vers cette discipline artistique qui a façonné toute votre vie et toute votre existence. Cette discipline dont vous dites qu'elle est un « art de vivre » et se rapproche parfois de la « mystique ».

De vos premiers pas à l'Opéra jusqu'à la direction de l'école de Danse, vous avez incarné la danse, vous l'avez magnifié par votre volonté, par votre beauté et par votre grâce. L'Opéra est pour ainsi dire votre seconde maison et votre histoire d'amour avec elle ne s'est jamais démentie. Chaque danseur Etoile sait la part d'héritage qui lui revient, comme en témoigne le gala organisé en 2004 au Palais Garnier à l'occasion de vos adieux. La « famille de la danse » était alors réunie pour célébrer une « grande dame » de la maison.

Vous avez gravi avec fougue et tempérament tous les échelons de la hiérarchie du ballet de l'Opéra national de Paris. Vous enchantez alors les publics des scènes du monde entier, vous offrant même le luxe de danser avec Gene Kelly. Comment oublier votre interprétation d'Océanide dans Les noces fantastiques qui allait durablement façonner votre image : vous y êtes remarquée pour votre plastique et votre technique parfaitement maîtrisée dans un costume qui ne souffre aucun défaut, « l'académique » ? Comment oublier votre interprétation du Bel Indifférent de Cocteau dans la chorégraphie de Serge Lifar, la Daphnis et Chloé de Skibine ou le Boléro dans la chorégraphie de Maurice Béjart. Devenue Etoile, vous avez abordé tous les répertoires, vous avez affronté tous les défis jusqu'à l'épuisement. Ces rencontres vous permettent de proposer vos propres créations, où tradition et modernité se rencontrent.

Le 2 octobre 1972, vous êtes nommée directrice de l'école de danse de l'Opéra national, fonction que vous occupez jusqu'en 2004. L'école française de ballet sait ce qu'elle doit à votre exigence professionnelle et à votre culture chorégraphique. Car, faut-il le rappeler, le ballet classique est né en France avec ce jeune roi Louis XIV, danseur d'exception, qui aime briller devant la Cour. C'est lui qui crée la première école en 1713. Héritière de cette tradition, vous avez permis aux élèves, grâce aux Démonstrations, de monter sur la scène, vous avez aussi ouvert l'école vers les tournées internationales. Vous lui avez surtout inventé un avenir en la déplaçant avec l'appui de ce Ministère à Nanterre, dans un centre de formation moderne, plus adapté à l'enseignement, véritable outil de transmission de l'art du ballet pour les générations futures.

Grand'croix de l'Ordre National du Mérite.

Contact presse

Département de l'information et de
la communication

01 40 15 74 71
service-presse@culture.gouv.fr

SEUL LE PRONONCE FAIT FOI

www.culture.gouv.fr

Cher Giuseppe Penone,

Si j'osais, je dirais qu'il me revient aujourd'hui de vous tresser une couronne de lauriers, d'utiliser cet arbre délicat et subtil, empli des effluves de la Méditerranée, intimement lié à l'image de Petrarque et si présent dans votre œuvre. Né à Garessio, dans ce Piémont pré-alpin où coulent les torrents et où les arbres s'effeuillent une fois le rigoureux hiver advenu, vous avez hérité de ces paysages âpres et parfois austères, ce rapport si intime à la nature et au travail de la terre. Italien, vous avez hérité des auteurs latins, de Lucrèce mais aussi de Virgile, cette réflexion intense et profonde sur les rapports du corps humain à la nature. Vous êtes en effet l'une des figures majeures de l'Arte povera, ce mouvement théorisé par Germano Celant à la fin des années 60, dont on connaît l'attention aux matériaux naturels mais aussi l'interrogation si actuelle sur les pratiques de consommation.

Votre vocabulaire et votre langage se nourrissent de vos expérimentations multiples sur le bois, sur la pierre, sur les épines, qui deviennent les palimpsestes d'une vision sensible de la condition humaine. Troncs, ou poutres, tous travaillés et sculptés, dévoilent une anatomie, révèlent un corps. Photographies, moulages, empreintes, desseins renvoient à la peau, enveloppe tactile, avec laquelle dialogue la nature. Pour entrer dans votre œuvre, il faut aussi entendre votre langue : « Je détache mon bras de l'arbre auquel il adhère. Je sens la poussée de l'eau qui jaillit contre le bout de mes doigts. Je me souviens de la mémoire de la boue ».

Comme dans le mythe de Daphné, que vous ne cessez de réactiver, votre œuvre traduit l'idée d'une humanité qui fait corps avec la nature et d'une nature réinventée par le geste artistique. Comment ne pas penser à votre installation Respirer l'ombre, où les murs d'une grande salle sont couverts de boîtes contenant des feuilles de laurier aux côtés d'un bronze doré représentant des poumons formés des feuilles de ce même arbre. Cette synthèse inédite et vibrante entre la nature et les fragments de corps humains donne toute sa force et sa poésie visuelle à votre œuvre singulière. Lecteur attentif d'Ovide, vous avez su dans un même mouvement métamorphoser la nature et réenchanter l'humain.

Votre œuvre est un moment majeur de la création plastique du XXe siècle car elle réconcilie le regard et le toucher, en d'autres termes la peinture et la sculpture. L'immense Paupière qui se développe sur plus de 10 mètres est l'une des plus spectaculaires de vos œuvres. En interrogeant le merveilleux et l'étrange, vous franchissez les genres, vous faites dialoguer les formes, inventant ce que le philosophe Georges Didi-Huberman appelle des « lieux tactiles ». Par votre art, vous faites toucher du doigt au spectateur ce qui a été érigé comme une limite par plusieurs siècles d'histoire de l'art.

Avec le soutien de la galerie Marian Goodman, qui vous représente en France, votre œuvre a été exposée et admirée dans des manifestations majeures dédiées à la création contemporaine. En 2000, à l'occasion de l'exposition La Beauté à Avignon ; en 2004 au Centre Pompidou, qui vous consacre alors une grande rétrospective ; en 2007 à la Biennale de Venise. Je ne veux pas oublier l'Arbre des voyelles dans le jardin des Tuileries voisin, fruit d'une commande de l'Etat, Cet arbre déraciné qui contraste ironiquement avec l'élégance des parterres classiques, dialogue formel que vous avez repris dans votre travail à la Reggia di Venaria reale,

près de Turin, redevenue un lieu culturel de premier plan après sa réouverture au public en 2007. Je veux aussi mentionner l'exposition que vous avez proposée en 2008 dans un lieu qui m'est cher, la Villa Médicis, sur cette terrasse du Pincio où la ville semble un décor et le jardin son avant-scène.

Je n'oublie pas que vous êtes aussi un pédagogue et que vous enseignez depuis 1997 à l'Ecole Nationale supérieure des Beaux Arts, formant et conseillant les jeunes artistes. C'est la traduction de votre influence, c'est aussi la marque du lien affectif et puissant que vous entretenez avec les institutions culturelles et le public français.

Cher Giuseppe Penone, au nom du Président de la République nous vous remettons les insignes de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur

Chère Sabine Weiss,

Votre modestie et votre discrétion devraient-elles en souffrir, permettez-moi de vous dire avec affection, après Robert Doisneau : « Vous avez tout compris ». Il y a dans les regards que vous photographiez l'épaisseur de l'humain, la profondeur de l'instant mais aussi une légèreté et une grâce qui vous singularise. Vous avez parcouru les continents, fixé les instants, conservé l'éphémère, mais êtes resté fidèle à votre vocation première. Très jeune en effet, vous êtes attirée par la photographie. Vous vous installez à 22 ans à Paris et vous vous liez d'amitié avec le milieu artistique : Doisneau, bien sûr - dont vous dites qu'il est le « seul photographe important pour vous » et à qui votre humanisme fait immédiatement penser - mais aussi Cocteau, Rouault ou Jacques-Henri Lartigue. Vous participez, alors, à l'aventure de l'agence RAPHO, première agence de presse française indépendante, où vous côtoyez les plus grandes signatures.

Découvreuse d'univers, vous avez un appétit sans limites pour tous les secteurs de la vie artistique et culturelle : la musique, votre seconde passion, l'art mais aussi la presse et la mode. Parcourant le monde, vous avez collaboré avec les titres les plus prestigieux : Time, Life, Newsweek, Paris-Match. Dans votre œuvre singulière, il y a beaucoup de notre mémoire collective. Vous avez arpenté les rues des villes, souvent la nuit, à l'affût de l'instant, à l'écoute du moment, en dialogue avec ces « petits » qui deviennent « grands » sous votre regard. C'est l'humanité que vous saisissez dans ses vieillards solitaires, dans ses enfants souriants qui se révèlent avec spontanéité sous votre objectif. Dans l'apparente sérénité de vos prises, il y a toujours une histoire, une atmosphère, une « dimension cachée » pour reprendre la belle expression de l'historien de l'art Daniel Arasse .

L'atelier de Giacometti, celui de Fernand Léger, celui de Rauschenberg mais aussi l'atelier d'Yves Saint-Laurent à la une de Life ont été immortalisés par votre regard et font aujourd'hui partie d'un patrimoine commun. Et que dire de cette fillette égyptienne et de son sourire posé sur votre objectif, qui figure sur la couverture de la monographie que vous avez publié en 2003 avec le scénariste Jean Vautrin. Vos goûts esthétiques et votre amour des mots vous portent également vers la littérature : le plaisir que vous prenez à photographier les gestes et les sourires des enfants vous amène à collaborer avec Marie Nimier ; un ouvrage consacré à André Breton vous conduit sur les pas de d'un

admirateur éperdu de l'œuvre du poète surréaliste, je veux parler de Julien Gracq.

Photographe de la lumière, de la tendresse et de l'émotion, vous avez toujours su vous confronter au monde avec vérité et exigence, avec un souci profond de la justice. Votre intérêt pour l'actualité et le quotidien vous ouvre très tôt les portes du photojournalisme ; Je me suis récemment déplacé au festival Visa pour l'image de Perpignan et j'ai pu mesurer les attentes de cette profession exigeante, au service de la liberté d'expression, du pluralisme et du droit à l'information. Je sais que ce sont là des engagements qui vous tiennent à cœur, comme en témoigne votre action au côtés de Reporters sans frontières en 2007. Combien de faits d'actualité resteraient lettre morte sans leur présence vigilante, parfois au prix de leur vie et de leur sécurité.

Votre travail a été exposé dans les lieux les plus prestigieux et figure parmi les collections de photographie contemporaine les plus remarquables : le MOMA, le Metropolitan Museum, le Centre Georges Pompidou, la Maison européenne de la photographie, la Kunsthaus de Zurich, pour n'en citer que quelques uns. Votre carrière prolifique a contribué à faire de la photographie un outil de création et une discipline artistique à part entière, qui figure aujourd'hui parmi les lieux les plus éminents dédiés à l'art contemporain.

Si l'humanisme nous était conté, vous figureriez assurément dans l'un des chapitres de ce grand livre auquel vous avez contribué avec passion, avec l'attention de celle qui fait sienne la formule de Roland Barthes : « ce que la photographie reproduit à l'infini n'a lieu qu'une fois ». Vous avez souvent fait de cet unique un moment d'infini.

Aussi est-ce avec grand plaisir qu'au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons chevalier dans l'Ordre national du Mérite.

Chère Orlan,

Si je suis particulièrement heureux de vous rendre hommage ce soir, c'est parce que vous êtes le Protée de la performance et de l'art corporel. Vous avez su vous en faire le prophète et l'icône mutante.

Votre réflexion sur le statut du corps et de la chair est devenue une référence internationale dans l'enseignement artistique : elle est au cœur de votre démarche depuis vos premiers pas, filmés au ralenti, dans les rues de Saint-Etienne, votre ville natale. Dès l'adolescence, en adoptant votre pseudonyme, vous marquez votre distance critique face à l'état civil, à la désignation forcée, à l'assignation comme coercition, et défendez le droit pour chacun de disposer de sa propre apparence. De vos premières actions jusqu'aux morphings informatiques et vos expérimentations biotechnologiques d'aujourd'hui, vous avez développé une œuvre foisonnante, et pourtant marquée par une très forte cohérence esthétique et matérielle. Orlan, c'est la déclinaison protéiforme d'une même proposition, d'un même concept, et c'est ce qui fait toute la force de votre long parcours. Pour parodier Simone de Beauvoir, on ne naît pas Orlan, on le devient. Si je fais cette citation, c'est aussi parce que votre œuvre a également donné la part belle à la dénonciation critique de la domination masculine et de la codification du corps féminin : je pense à votre Origine de la guerre, où vous inversez Courbet, ou encore à votre reprise, dans la

série des Tableaux vivants, du Déjeuner sur l'herbe de Manet où les hommes sont nus, au milieu desquels vous posez habillée.

Orlan, vous êtes une mutante. À la FIAC en 1977 avec Le baiser de l'artiste, vous vous transformez en femme – tirelire, en proposant pour 5 francs, je vous cite, « un morceau d'art conceptuel à la portée de tous ». Vous êtes aussi Sainte Orlan, dans des autoportraits au pli baroque où vous vous inspirez du Bernin de Santa Maria della Vittoria pour remettre en question la frontière entre le vêtement et la peau. À la recherche du meilleur des « moi » possibles, vous vous transformez, plus tard, en déesse maya ou en odalisque africaine à plateau, en intégrant les nouvelles possibilités offertes par la photographie numérique. Vous avez réussi à faire le branchement entre Arcimboldo et Photoshop.

Chère Orlan, en Athéna du body art, vous avez élargi votre panoplie. Peinture, sculpture, photo, vidéo, affiches de cinéma et produits dérivés, performances bien sûr, sons, outils numériques, rares sont les supports qui ne vous soient pas familiers. Cette panoplie, vous l'avez étendue de manière totalement inédite, au début des années 1990, au « No Man's Land » de la chirurgie plastique, en faisant filmer 9 opérations sur votre visage, dont certaines ont été retransmises en direct de Beaubourg à New York et Toronto. Vous y avez croisé deux fétiches de nos sociétés contemporaines, la prothèse en silicone et l'ubiquité de la retransmission, en explorant comment l'art et la chirurgie peuvent partager l'adjectif « plastique ». Dans cette réflexion sur la construction des limites entre la beauté et la laideur, vous vous détachez au passage d'une des thématiques classiques du body art, qui aime à mettre en scène le désir de douleur et de rédemption. Dans ce que vous avez baptisé art charnel, vous montrez au contraire en quoi la douleur est pour vous un anachronisme.

Cette expérimentation a été un virage majeur dans votre carrière. Un scalpel à double tranchant, si j'ose dire, puisqu'on résume trop souvent votre œuvre à cette phase - comme le pharmakon de Platon, à la fois un remède et un poison. Une chose est sûre : par le rejet épidermique que ces performances filmées ont pu susciter, vous avez clairement touché un nerf, et cela a apporté une notoriété mondiale à votre démarche.

Le bistouri de Pitanguy n'est pourtant pas le seul item de nos sociétés contemporaines dont vous vous soyez emparée. Attentive depuis vos débuts à toutes les nouvelles matérialités qui signent une époque, vous vous êtes penchée sur la culture de cellules ; vous vous intéressez désormais au coltan, ce minerai qui nourrit à la fois les guerres et nos téléphones portables ; il y a presque 30 ans, vous saisissez la technologie du Minitel à bras-le-corps et lancez le premier magazine en ligne d'art contemporain, Art-Accès-Revue, dans lequel vous invitez des personnalités comme Buren et John Cage à intervenir. Protée sait aussi se faire prophète.

Chère Orlan, vous aimez les hybridations de tout type. Hybridations, c'est aussi le nom que vous donnez à vos collaborations : vous avez par exemple branché votre travail sur celui de l'architecture avec Philippe Chiambaretta au Palais de Tokyo, sur la pellicule de Stéphane Oriach et sur un scénario de David Cronenberg, sur la chorégraphie de Karine Saporta, sur les cultures cellulaires du laboratoire SymbioticA en Australie,

sur des textes de Michel Serres, sur des chaises de Philippe Starck, sur un parfum de Christophe Laudamiel, pour n'en citer que quelques uns.

Orlan, dans votre démarche, vous n'avez jamais oublié, par ailleurs, d'être aussi, pour reprendre vos propres termes, une « artiste normale », soucieuse de la transmission des savoir-faire et de la circulation des œuvres. En créant en 1978 le Symposium de la performance à Lyon, vous avez donné au public français la possibilité de découvrir un pan entier de l'art contemporain qui était alors encore largement méconnu. Enseignante à Dijon, à Pasadena en Californie, à Paris-Cergy, au Getty Research Institute, ou encore en résidence pour l'AFAA à New York, vous avez eu à cœur de transmettre à un public le plus large possible votre interrogation sur la construction à la fois esthétique et sociale des grandes dichotomies qui structurent nos sociétés : le beau et le laid, l'homme et l'animal, le naturel et l'artificiel, le vivant et le non-vivant, l'intérieur et l'extérieur, être et avoir (son corps), le même et l'autre, l'avant et l'après... En réinventant la retouche, le morphing et la provocation, vous nous montrez les hybridations et les processus qui nous constituent et qui nous portent.

C'est donc pour moi un grand plaisir qu'au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous fais Chevalier dans l'Ordre national du Mérite.

Chère Agnès de Gouvion Saint-Cyr,

Comme chacun sait ici ce soir, vous incarnez la référence de la photographie en France. On vous surnomme « la papesse » ou encore « Madame Photo ». Autant d'appellations qui inspirent pour certains la crainte ; autant de symptômes du grand respect qu'on vous porte dans le milieu, à la fois pour votre profonde connaissance de ce monde que pour votre franchise parfois redoutable. Par une vie professionnelle consacrée à cet art, à sa pratique et à sa valorisation, à sa diffusion, par votre souci de l'excellence, vous êtes devenue la cellule photoélectrique du monde de l'image - le Luxmètre sans lequel il ne saurait y avoir de bonne photo.

Votre nom, chère Agnès, est aussi indissolublement associé à Arles, votre ville natale, où vous co-fondez il y a 40 ans ce rendez-vous majeur de la profession que sont les Rencontres Internationales de la Photographie, aux côtés de votre ami Lucien Clergue, avec qui vous commencez l'apprentissage de la photographie. La littérature, les langues danoise et anglaise et la danse classique dominent ensuite votre parcours universitaire et vos premières activités professionnelles, mais c'est de nouveau la photographie qui vous appelle quand vous rejoignez le Ministère de la Culture en 1976. Michel Guy –auquel je rendrais hommage dans quelques semaines - venait d'y créer le service de la photographie, où vous commencez comme chargée d'études.

C'est le point de départ d'une formidable carrière au service des photographes et de la politique de la photographie en France. Pendant 35 ans, vous contribuez à la structuration du réseau des professionnels ; vous multipliez les initiatives pour enrichir les collections nationales, et proposez de nombreuses commandes publiques. Les photographes français vous

doivent également beaucoup pour la valorisation de leur travail à l'étranger. Cette action, vous voulez la rendre pérenne ; vous vous faites donc fondatrice de rendez-vous et d'institutions. C'est ainsi qu'en 1973, vous vous lancez en Arles dans l'aventure des « R.I.P. » avec Lucien Clergue, Michel Tournier et Jean-Maurice Rouquette. Vous participez également à la création à Lyon de la fondation nationale de la photographie en 1976, qui deviendra à Paris le CNP. C'est donc tout naturellement que vous rejoignez plus tard la Délégation aux Arts plastiques, puis l'Inspection Générale de la Photographie et le Fnac.

Une autre dimension essentielle de votre action, ce sont bien sûr les expositions que vous avez organisées. Depuis 1982, par exemple, avec l'Hommage à Alexey Brodovitch au Grand Palais, ou Paris Magnum au Musée du Luxembourg, jusqu'à Dans le champ des étoiles au Musée d'Orsay et Cirque en majesté à l'Abbaye de Montmajour, pour n'en citer que quelques unes, vos expositions touchent un vaste public tant à Paris qu'en région.

Mais ce sont également vos projets internationaux qui auront un impact considérable : l'exposition Man Ray, en 1982, qui voyage en Italie ; De Brancusi à Boltanski, en 1993, entre Turin et Athènes, dont vous signez également le catalogue ; Dimitriev à Moscou en 1996, où vous organisez deux ans plus tard De l'élégance à la tendance. C'est à Madrid que vous montez l'exposition sur la jeunesse intitulée Le plus bel âge. Les Métamorphoses du modèle voyageront jusqu'à Séoul. L'année dernière encore, vous êtes au mois de la photographie à Singapour - dont d'ailleurs vous conseillez le Ministre de la culture - pour l'exposition Changing Asia.

Dans les travaux monographiques que vous menez actuellement, je crois vous savoir particulièrement soucieuse de la contextualisation des œuvres sur lesquelles vous travaillez, et notamment de la dimension culturellement variable de la relation à l'espace des artistes. C'est justement cette qualité et cette finesse d'approche qui a guidé, je crois, tout au long de ces années, votre formidable contribution tant pour le patrimoine photographique du Fnac que pour la vie même du monde de l'image, par le biais des expositions bien sûr, mais aussi par votre remarquable connaissance de ses acteurs et votre savoir-faire en matière d'intermédiation. Cette action, vous allez désormais la poursuivre dans le secteur privé, et de plus en plus à l'international, pour le plus grand bonheur, j'en suis sûr, de toute la profession pour laquelle vous avez tant œuvré.

À l'heure où la création photographique connaît des transformations sans précédent, j'ai souhaité qu'il y ait au sein du Ministère une « maison commune » pour la photographie regroupant les questions de conservation et de valorisation des fonds, mais aussi celles relative à la production et à la diffusion. C'est désormais la tâche de la Mission de la photographie que j'ai créée en mars dernier. Cette approche doit beaucoup à votre engagement et à votre action. Vous avez su en effet aborder de front toutes les dimensions de l'action publique dans votre domaine sans en laisser aucune de côté. À ce titre, votre parcours est plus qu'exemplaire et ne peut que nous inspirer tous.

Cher Agnès de Gouvion Saint-Cyr, au nom de la République française, nous vous faisons Commandeur dans l'Ordre des Arts et des Lettres